

Economie

L'OECONOMIE

8404.aaa.38
OU LA RÈGLE
1-3.

LA RÈGLE

DE LA VIE HUMAINE.

Traduite de l'ANGLOIS

PAR

Le Sieur MICHEL DESPREFAYS,
*ancien Conseiller du Roi, Lieutenant Aesseur
au Présidial de S. Pierre le Moutier.*

A LONDRES,

Chez l'AUTEUR, aux Trois Couronnes
proche Durham Yard,

ET

PAUL VAILLANT, Libraire, vis-à-vis la rue
Southampton, dans le Strand.

MDCCLI.

Prix. 1. L.



AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR.

JE me suis renfermé autant que je l'ai pû dans les pensées de l'Auteur Anglois, quoique je les aye quelque fois retournées, étenduës, ou abrégées, suivant les occasions ou la nécessité. J'ai aussi tâché de relever l'expression de celles qui ont excité la critique du *Journaliste Français & Littéraire de Londres*, qui les caractérise de pro-

A 2 positions

positions *identiques* *. Nos Livres Sacrés n'en sont pas moins bons, moins vrais, ni moins utiles, pour contenir des pensées & des similitudes simples qu'il plait à notre Critique d'appeler pensées *triviales* ou propositions *identiques*. Il fait, sans y penser, beaucoup d'honneur à l'Auteur Anglois en disant que son ouvrage est une imitation *des Proverbes* & du Livre du fils de Sirach : on doit toujours savoir bon gré à ceux qui par de telles imitations, rappellent à la mémoire des Chrétiens, les préceptes de la Religion.

Au reste, il ne faut point s'en

* Decembre 1750, p. 473 & 474.

rapporter tout-à-fait au jugement de M. le Journaliste sur la Lettre écrite, ou supposée écrite de la Chine au Comte de *** , qui précéde l'ouvrage ; elle n'est point aussi mauvaise qu'il le donne à entendre. L'on peut avancer, sans honte, & sans outrer comme il fait, qu'il n'est pas commun de trouver des *valets de chambre* qui écrivent aussi bien.

Quoiqu'il en soit, l'*Oeconomie de la Vie humaine* m'a paru contenir des principes d'une Morale pure & solide ; l'accueil que le Public lui a fait, m'engage à la communiquer à mes Compatriotes. Cet ouvrage

A 3 peut

(vi)

peut leur être très utile, principalement à la Jeunesse. Voilà ce qui me porte à leur en donner la Traduction en François, au risque d'encourir, à mon tour, l'aigre censure du Journaliste.

AVIS

A V I S
A U
P U B L I C.

LA Vertu, & la Morale qu'on respire dans cet Ouvrage ancien de la partie du monde orientale, la force du stile, la brièveté des pensées qui le caractérisent, joint à l'utilité dont il peut être au Public, ont engagé celui à qui on l'a envoyé, d'en donner la traduction qu'on n'avoit d'abord destinée qu'à son amusement particulier. Des raisons importantes obligent de faire son nom pour le présent, aussi bien que celui de son Correspondant. Ce dernier réside à la Chine depuis longtems, où des occupa-

A 4 tions

(viii)

tions bien différentes de celles de recueillir des ouvrages de Littérature, l'ont retenu. Ces raisons ne subsisteront pas longtems; & comme il semble faire espérer qu'à son retour en Angleterre, il donnera au Public une traduction du voyage entier de *Coa-tsau*, les curieux pourront vraisemblablement s'éclaircir alors de toutes les particularités qu'ils voudront savoir.

Au

Au Comte de ***.

A Péking, le 12 Mai 1749.

MYLORD,

*JE m'Imagine avoir fini par la
lettre que j'eus l'honneur d'écrire
à Votre Grandeur le 23 Décembre
dernier, tout ce que j'avois d'essen-
tiel à dire sur la Topographie, &
l'histoire naturelle de ce grand Em-
pire. Je m'étois proposé de vous
communiquer par celle-ci, & quel-
ques autres, mes observations sur
les loix, le gouvernement, la reli-
gion, & les mœurs des peuples de ce
pays ; mais j'ai jugé à propos de les
remettre à une autre fois, pour vous
faire part d'une conjoncture qui
vient d'arriver ici. Les savans de*
la

la Chine ne s'entretiennent d'autre chose ; & comme elle peut aussi fournir matière de spéulation à ceux d'Europe, & que d'ailleurs, j'ai cru que le récit pourroit en plaire à Votre Grandeur, & l'amuser, je me suis appliqué à en ramasser les circonstances principales, dont voici un détail aussi exact qu'il m'est possible de le faire.

Le vaste pays du Thibet, ou Baranthola, est contigu à la Chine du côté de l'Occident: le grand Lama, grand Prêtre de ces peuples idolâtres, y fait sa résidence dans une province appellée Lasa: la plupart des nations voisines l'adorent comme un Dieu.

L'idée qu'ils ont conçue de la sainteté, & de la grandeur du caractère de ce Pontife, attire à Lasa un nombre prodigieux de personnes pieuses, qui vont lui rendre hommage, &

Et porter leurs offrandes, pour recevoir sa Bénédiction.

La Pagode qu'il habite est un temple superbe, bâti sur le sommet du mont Pontala. Une multitude d'autres Lamas, de toute sorte d'ordres & de rangs, habitent au pied de la montagne : ils possèdent tout le territoire de Lasa. La plupart y ont de vastes Pagodes élevées à leur honneur, où ils reçoivent aussi des adorations, quoique d'une espèce inférieure à celles qu'on rend au grand Lama, leur chef.

Tout le pays, comme l'Italie, y fourmille de prêtres, qui subsistent des riches présens qu'on leur envoie en abondance, des extrémités de la Tartarie, de l'Empire du Grand Mogole, & de presque toutes les parties des Indes.

Le grand Lama reçoit l'adoration des peuples sur un autel superbe, assis,

assis, & les jambes en croix, mais appuyées sur un carreau très riche : on se prostérne alors devant lui, dans la posture la plus respectueuse & la plus humiliante. Il n'a d'égards pour qui que ce soit, il garde un profond silence, ne parle jamais à personne, pas même aux plus grands Princes. Il ne fait que poser sa main sur la tête de ses adorateurs, pour leur persuader que cet acte est un acte de grâce, & de bénédiction, & que dès ce moment leurs péchés leur sont remis.

Ils poussent la foi bien plus loin : ils ont l'extravagance de croire qu'il n'ignore de rien, & qu'il pénètre jusques dans les secrets des cœurs.

Le nombre de ses disciples favoris est composé d'environ deux cens Lamas des plus distingués ; ceux là ont l'art de persuader au peuple que le grand Lama est immortel, & que toutes

toutes les fois qu'il leur paroît mourir, il ne fait que changer de corps pour en animer un tout nouveau.

Les savans de la Chine ont cru longtems, que la grande Pagode receloit dans ses Archives d'anciens & excellens écrits : le présent Empereur, frappé de cette idée autant, ou plus qu'eux, & d'ailleurs, grand amateur des ouvrages de l'antiquité, voulut enfin s'éclaircir du fait : il résolut d'envoyer à Lasa, l'un des Hanlins (Docteurs du premier Ordre) pour y faire la recherche qu'il désircit. Son choix tomba sur le nommé Coa-tsou, âgé d'environ cinquante ans, homme d'un grand mérite, d'une belle prestance, & d'une profonde érudition. Un certain Lama très savant avoit résidé plusieurs années de suite à Peking ; Coa-tsou avoit été son ami ; il en avoit appris la langue, qui est parti-

*particulière aux Lamas de Thibet,
& qu'ils parlent ordinairement en-
tre eux.*

*L'Empereur nomma donc Coa-
tsou son Ambassadeur à Lasa ; il
ajouta à ce titre celui de premier
Ministre, lui fournit des équipages
magnifiques, une grande suite, &
le chargea de présens considérables,
tant pour le chef des Lamas, que pour
les plus distingués d'entre eux. Cela
fait, Coa-tsou partit, muni d'une
lettre de créance de la main de l'Em-
pereur au grand Lama, conçue en
ces termes.*

A U

Grand REPRESENTATIF
de DIEU.

Très haut, très saint,
& très digne d'Adoration !

„ *NOUS Empereur de la Chine,*
 „ *Souverain de tous les Souve-*
 „ *rains de la terre, nous prosternons*
 „ *en toute humilité aux pieds sacrés*
 „ *de ta Révérence, par la personne*
 „ *de notre présent premier Ministre*
 „ *très respectable ; & implorons,*
 „ *tant en notre propre faveur, qu'en*
 „ *celle de nos amis, & de notre Em-*
 „ *pire, ta Bénédiction très puissan-*
 „ *te, & très pleine de grâces.*
 „ *Ayant un extrême désir de*
 „ *faire une recherche dans les Ar-*
 „ *chives*

„ chives de l'antiquité, afin d'ap-
 „ prendre & faire revivre la Sa-
 „ geſſe des ſiècles paſſés : étant d'ail-
 „ leurs bien informés, que dans les
 „ dépôts ſacrés de ta Hiérarchie
 „ ancienne & vénérable, il y a des
 „ livres précieux, qui par leur
 „ vieillesſe, ſont devenus tout à
 „ fait incompréhensibles même à la
 „ plûpart des Savans.

„ Nous, pour empêcher autant
 „ qu'il eſt poſſible, la perte en-
 „ tière de ces ouvrages, avons jugé
 „ à propos d'autoriser & employer
 „ notre très docte & très reſpec-
 „ table Ministre, Coa-tſou, à cette
 „ préſente Ambaſſade de notre part,
 „ auprès de ta Sublime Sainteté ;
 „ l'intention de laquelle eſt, de de-
 „ mander qu'il lui ſoit permis de lire,
 „ & d'examiner ces ouvrages, Nous
 „ flatant que par ſa proſonde in-
 „ telligence dans les langues an-
 „ ciennes,

„ ciennes, il est capable d'interpré-
 „ ter tout ce qu'on y trouvera de
 „ l'antiquité la plus obscure, & la
 „ plus reculée. Cependant, Nous
 „ lui avons enjoint de se prosterner
 „ à tes piés, avec des témoignages,
 „ & des preuves de notre respect,
 „ suffisans, à ce que Nous croyons,
 „ pour lui faire obtenir audience,
 „ & la permission que Nous sou-
 „ baitons. ”

Je ne vous entretiendrai point, Mylord, des particularités du voyage de Coa-tsou ; quoiqu'il en ait donné lui-même une rélation fort étendue, remplie de faits aussi intéressans qu'extraordinaires ; mais comme je me propose d'en faire imprimer une traduction à mon retour en Angleterre, je me contenterai pour le présent d'informer V. G. que la figure brillante qu'il fit dans

ce séjour sacré, joint à la richesse des présens, qu'il avoit apportés, ne manquèrent pas de lui procurer une réception gracieuse, & une audience aussi prompte que favorable; il logea dans le sacré Collège; on lui donna, pour l'assister dans ses recherches, l'un des plus savans Lamas. Il demeura six mois à Lasa: il a eu le bonheur d'y trouver plusieurs ouvrages anciens & d'une grande valeur: il en a extrait quelques uns, & a tiré des conjectures si curieuses, & si probables quant aux tems, & aux noms de leurs Auteurs, qu'on le regarde avec justice comme un homme d'un jugement aussi solide que profond, d'une pénétration & d'une érudition consommée.

Le plus ancien manuscrit que Coa-tsou ait découvert à Lasa, & qu'aucun des Lamas n'a pu entendre, ni interpréter avant lui, est un

un abrégé de morale en vieux langage & caractères des anciens Gymnosophistes ou Bramins ; mais par qui, ou dans quel tems, c'est ce qu'il ne prétend pas déclarer. Il avoue ingénument, dans la traduction qu'il en a donnée, qu'il ne lui a pas été possible d'exprimer en langue Chinoise la force & la sublimité de l'Original ; les Bonzes & les Docteurs ne sont pas d'accord entre eux au sujet de cet ouvrage : ceux qui en font le plus de cas voudroient en déferer l'honneur à Confucius, leur grand Philosophe, malgré l'impossibilité qu'il ait été écrit dans le langage & les caractères des anciens Bramins, quoiqu'on le supposât n'être qu'une traduction, & que le manuscrit de Confucius soit perdu.

Quelques uns prétendent que ce sont les préceptes de Lao-Kiun, autre Philosophe Chinois, contemporain

rain de Confucius, & Fondateur de la Secte Tao-tsée ; mais ils ne sont pas moins embarrassés, quant au language, que ceux qui l'attribuent à Confucius.

Il y en a d'autres, enfin, qui, par les sémences d'opinions particulières qu'ils y remarquent, conjecturent que c'est l'ouvrage du Bramin Dandamis, célèbre chez les Auteurs Européans par la Lettre qu'il écrivit à Aléxandre le Grand, & qu'ils citent. Coa-tsou semble être le plus d'accord avec ceux-ci, du moins en ce qu'il croit que c'est véritablement l'ouvrage de quelque vieux Bramin, & que d'ailleurs il convient, qu'à en juger par la force du style, ce n'est pas une traduction.

Le plan de cet ouvrage paroît tout-à-fait nouveau aux peuples de l'Orient. Autre embarras : ils le trouvent

trouvent si différent de ce qu'ils ont
lù jusqu'ici dans ce genre, que si
ce n'étoit certaines expressions qui
sont particulières aux langues de
l'Orient, & l'impossibilité où l'on
est d'assurer qu'il ait été origi-
nairement écrit en langue Orien-
tale, la plupart des Chinois l'at-
tribueroient volontiers à un Euro-
péan.

Quiconque en soit l'Auteur, il fait tant de bruit en cette Ville, & dans tout l'Empire, que tout le monde veut l'avoir, chacun s'em- pressé à le lire, il est généralement applaudi. Cela m'a fait en ba- zarder une traduction en Anglois, que je prens la liberté de présenter à Votre Grandeur : j'espére qu'elle ne lui déplaira pas. Je me suis d'autant plus aisément déterminé à l'en- treprendre, que, heureusement pour moi, vous ne pouvez pas juger com-

bien elle est inférieure à l'Original, & même à la traduction Chinoise.

Quant au stile dans lequel je l'ai traduit, j'ose assurer Votre Grandeur, que lorsque j'en commençai l'ouvrage, je n'avois pas la moindre intention de le faire comme il est, mais la sublimité des pensées de l'Introduction du Livre, l'énergie & la grandeur de l'expression, joint à la brièveté des sentences, m'ont insensiblement entraîné dans ce stile. Au reste, si j'ai imité autant qu'il m'a été possible, notre belle Version du Livre de Job, des Pseaumes, des ouvrages de Salomon, & des Prophètes, j'espére que ma traduction n'y a rien perdu.

Je m'estimerai fort heureux, Mylord, si telle qu'elle est, elle produit l'effet que j'en attens ; c'est de plaisir à Votre Grandeur ; à laquelle

(xxiii)

*quelle je promets par ma première
la continuation de l'Histoire des
peuples de la Chine, & de leur vaste
Empire.*

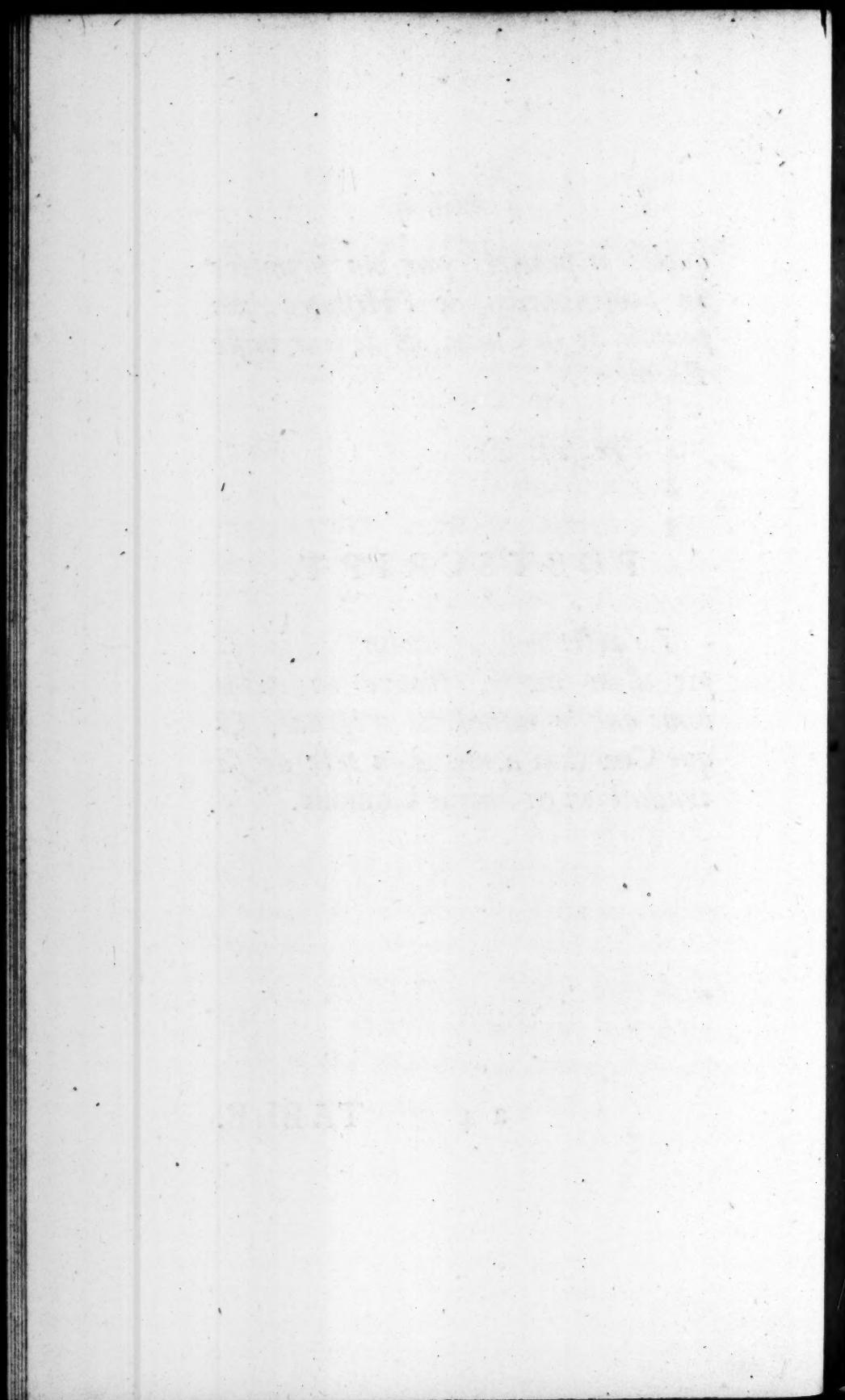
Je suis &c.

POSTSCRIPT.

*Le petit extrait inclus, est la co-
pie d'un autre, trouvé en même
tems que le manuscrit original, &
que Coa-tsou a mis à la tête de sa
traduction en langue Chinoise.*

a 4

TABLE.



T A B L E.

INTRODUCTION.

PREMIERE PARTIE.

Devoirs relatifs à l'Homme en tant
qu'individu.

	—	Page
1	<i>La Réflexion</i>	1
2	<i>La Modestie</i>	3
3	<i>L'Application</i>	6
4	<i>L'Emulation</i>	9
5	<i>La Prudence</i>	12
6	<i>La Force</i>	16
7	<i>Le Contentement</i>	19
8	<i>La Tempérance</i>	22

SECONDE PARTIE.

DES P A S S I O N S.

1	<i>L'Espérance & la Crainte</i>	29
2	<i>La Joie & la Tristesse</i>	32
3	<i>La Colère</i>	36
4	<i>La Pitié</i>	39
5	<i>Le Défîr & l'Amour</i>	42

TROISIEME PARTIE.

L A F E M M E.

QUATRIEME PARTIE.
Proximité du Sang, ou Rapports
de Nature.

1 <i>Le Mari</i>	—	Page 51
2 <i>Le Père</i>	—	55
3 <i>Le Fils</i>	—	58
4 <i>Les Frères</i>	—	61

CINQUIEME PARTIE.
La Providence, ou les Différences
accidentelles des Hommes.

1 <i>Le Sage & l'Ignorant</i>	63
2 <i>Le Riche & le Pauvre</i>	66
3 <i>Les Maîtres & les Servi- teurs</i>	71
4 <i>Le Souverain & les Sujets</i>	73

SIXIEME PARTIE.
DEVOIRS DE LA SOCIETE'.

1 <i>La Bienveillance</i>	—	77
2 <i>La Justice</i>	—	79
3 <i>La Charité</i>	—	82
4 <i>La Reconnaissance, ou Gra- titude</i>	—	84
5 <i>La Sincérité</i>	—	86

SEPTIEME PARTIE.
LA RELIGION.



INTRODUCTION.

PROSTERNEZ vous dans la poussière, O vous Habitans de la Terre : écoutez avec silence, & recevez avec respect l'instruction d'en haut.

Partout où luit le Soleil, partout où le Vent soufle, partout où l'Oreille peut entendre, & l'Esprit concevoir, que les Règles de la Vie y soient renduës publiques, que les Maxi-

(xxviii)

Maximes de la Vérité y soient respectées, suivies.

Tout vient de *Dieu* : son Pouvoir est sans bornes, sa Sagesse est éternelle, sa Bonté est infinie.

Il est assis sur un Trône dans le Centre ; il anime le Monde de son Souffle.

Il touche de son Doigt les Astres, ils font leur cours avec joye.

Il parcourt les Espaces infinis sur les ailes du vent, il accomplit sa Volonté dans toutes les Régions.

Il répand de ses Mains l'Ordre, la Grâce, & la Beauté.

Tous ses ouvrages annoncent sa Sagesse, mais l'entendement humain ne la comprend pas.

L'om-

L'ombre de la lumière passe dans l'homme comme un rêve ; il ne voit que des ténèbres ; s'il raisonne, il s'égare.

Mais la Sageffe de Dieu est le flambeau du Ciel. Il ne raisonne pas : il est la source de Vérité.

La Justice & la Miséricorde sont toujoutrs avec lui : la Bienveillance & l'Amour illuminent à jamais sa présence.

Qui est semblable au Seigneur en Magnificence ? Qui osera disputer de Puissance avec le Toutpuissant ? A-t-il son pareil en Sageffe ? peut-on l'égaler en Bonté ?

C'est lui, O Homme, qui t'a créé : ta condition sur terre est fixée

par

(xxx)

par son ordre : les facultés de ton
esprit sont des dons de sa grâce : ta
structure admirable est l'ouvrage
de ses mains,

Ecoute donc sa Voix, car elle est
agréable : celui qui s'y soumet,
assure le repos de son Ame.

P R E -

PREMIERE PARTIE.

Devoirs relatifs à l'Homme, en tant qu'individu.

PREMIERE SECTION.

LA REFLEXION.

RAISONNE en toi-même,
O Mortel, considére pourquoi
tu fus créé.

Consulte tes facultés, tes besoins,
tes engagemens, tu connoîtras les
devoirs de la vie, tu apprendras la
règle de ta conduite.

Pése bien tes paroles avant de les
lâcher : examine, avant d'agir, la
fin de tes démarches : ce sera le
moyen d'éviter des disgraces : tu
feras à l'abri de la honte & des re-

B mord ;

(2)

mords ; les chagrins ne te rongeront pas.

L'insensé ne modére point sa langue, il parle à l'avanture : l'extravagance de ses discours l'embrouille, & l'embarrasse.

Celui qui tout d'un coup se plonge dans une affaire, sans en prévoir les conséquences, agit comme un coureur, qui sautant une haye, trouve derrière, un abîme imprévu où il tombe & pérît.

Ecoute donc la voix de la réflexion ; c'est celle de la Sagesse ; suis ses sentiers, ce sont ceux du salut & de la vérité.

SE-

SECONDE SECTION.

LA MODESTIE.

QUI es tu, O Mortel, pour te vanter de ta sagesse ! quelle raison as tu de te glorifier de tes perfections !

Le premier pas pour être sage, est de connoître ton ignorance. Si tu ne veux pas que les hommes te regardent comme un insensé, renonce à la fausse idée que tu as de ta sagesse.

Il en est de la sagesse comme d'une beauté : les charmes de celle-ci n'ont jamais plus d'éclat que dans de simples ajustemens : une honnête modestie sert d'ornement à la sagesse.

L'homme modeste, en parlant, donne des graces à la vérité :

B 2 on

(4)

on excuse ses méprises en faveur de sa timidité.

Il ne s'en rapporte pas à ses propres lumières ; il consulte un ami, il pèse ses avis ; il en retire de l'avantage.

Il détourne l'oreille des louanges qu'on lui donne, il n'y ajoute aucune foi. Il est toujours le dernier à découvrir ses perfections.

Toutefois sa modestie produit sur ses vertus l'effet qu'un voile produit sur la beauté qu'il couvre ; les ombres qu'il y répand en relèvent l'éclat.

Mais remarque l'homme vain, observe son arrogance, il s'habille superbement, il affecte de se faire voir dans les lieux les plus fréquentés ; il regarde autour de lui, il quête des admirateurs.

Il fait la morgue au pauvre, le

parcourt d'un air dédaigneux, il traite insolemment ceux qu'il croit au dessous de lui, mais ses supérieurs abattent son orgueil, blâment sa folie, & s'en moquent.

Il méprise le goût public, il ne suit que le sien, & il est confondu.

Il est bouffi de gloire, rempli de ses idées ; il aime à faire parler de lui, il se plaît à l'entendre, il en parle incessamment lui-même.

Il aime les éloges ; les parasites & les flateurs l'en accablent, il les croit ; il est si vain qu'il ne sent pas qu'en récompense ils le dévorent.

TROISIÈME SECTION.

L'APPLICATION.

LE tems passé ne reviendra jamais, tu n'es pas sûr de voir l'avenir, il t'est donc bien important, O Mortel, de profiter du *présent*, sans regréter le *passé*, ni trop compter sur l'*avenir*.

L'instant présent est à toi ; celui qui suit est dans le sein de la postérité ; ce qu'il produira, hélas ! tu n'en sais rien.

Exécute promptement tout ce que tu as dessein de faire : ne remets pas jusques au soir ce que tu peux accomplir le matin.

L'indolence est la source de l'indigence & des misères ; le travail & l'activité produisent du contentement.

Celui

Celui qui est laborieux prévient & abat la disette ; la prospérité & le succès récompensent son industrie.

Quel est celui qui a gagné du bien, qui est parvenu à l'autorité, qui s'est couvert de gloire ; celui dont on fait cas dans la ville, dont on parle avec éloge, qu'on respecte, qu'on estime, & qui préside aux conseils du roi ? C'est celui qui n'a pas permis à l'oisiveté d'entrer dans sa maison ; qui lui a dit, Fuis loin de moi, tu es mon ennemie.

L'homme actif & diligent court à l'ouvrage dès le matin, le quitte le plus tard qu'il peut; il exerce l'esprit & le corps à l'étude ou au travail; l'un & l'autre sont en santé.

L'oisif est à charge à lui-même,
le tems lui dure, il voudroit bien
s'occuper, mais il ne fait à quoi.

Ses jours fuyent comme un om-

bre, il ne laisse sur ses pas aucune trace de mémoire.

Son corps est valétudinaire, plein d'humeurs, faute d'activité : il voudroit bien agir, il ne peut se remuer ; son esprit est embrouillé, ses pensées sont confuses ; il meurt d'envie d'apprendre, il n'a pas le courage de s'appliquer. Il voudroit manger une amande, il abhorre la peine d'en rompre le noyau.

Sa maison est en désordre, ses domestiques s'en yrent & dissipent tout, il court à sa ruine : il le voit, on l'en avertit, il secoue de la tête, il fait des souhaits inutiles, il manque de résolution : sa perte arrive tout d'un coup, & comme un tourbillon, il meurt couvert de honte, dévoré de remords.

Q U A-

QUATRIEME SECTION.

L'EMULATION.

SI tu es avide de gloire, si tu aimes la renommée, secouie la poussière dont tu fors: élève tes sentimens, fixe les sur des choses qui soient recommandables.

Le chêne qu'on voit s'étendre, & porter ses branches jusqu'aux nuës, n'étoit au commencement qu'un gland caché dans la terre.

Quelque profession que tu embrasses, tâche d'en être le plus habile; qu'aucun ne te surpassé à bien faire: cultive & accrois tes talens, sans envier ceux des autres.

Ne méprise pas ton émule, garde toi de le décrier par des voyes basses, indignes ou malhonnêtes; ne t'applique qu'à t'élever, qu'à l'exceller:

le

(10)

le désir que tu as de la prééminence,
te couvrira de gloire au défaut du
succès.

L'émulation élève les sentimens
du cœur : l'homme aspire à la gloire
avec autant d'ardeur qu'un coureur
à remporter le prix.

Il ressemble au palmier ; malgré
les obstacles il s'élève ; tel qu'un
aigle il prend son vol aux cieux, il
ne s'arrête qu'au soleil.

Les exploits des grands hommes
l'occupent nuit & jour : il aime à
les imiter.

Il forme de grands desseins, les
exécute avec plaisir ; sa renommée
s'étend par-tout.

Mais l'envieux est rempli de fiel
& d'amertume : sa langue est em-
poisonnée : le succès de son voisin
l'inquiète & le trouble.

Il enrage en secret du bien qui
arrive

arrive aux autres, il le regarde comme un malheur pour lui.

La haine & la malice résident dans son cœur : il ne vit point en paix.

Comme il ne se sent pas d'inclination au bien, il juge des autres par lui-même.

Il cherche à décrier tous ceux qui le surpassent, il critique, il trouve mal tout ce qu'ils font.

Il épie les occasions de nuire, il en médite les moyens : mais il est détesté ; on l'abhorre, on le fuit, on l'écrase comme un arraignée.

CINQUIEME SECTION.

LA PRUDENCE.

ECOUTE la voix de la sagesse, sois attentif à ses paroles : grave les bien dans ton cœur : ses maximes sont universelles : c'est la source de toutes les vertus, le guide, la règle de la vie humaine.

Retiens ta langue, sois modéré dans tes discours, prend garde qu'ils n'interrompent la paix, & ne produisent la discorde.

Que celui qui se moque d'un boiteux, évite de broncher. Qui-conque tourne en ridicule les défauts de son prochain, s'entendra reprocher les siens avec aigreur.

Il est nuisible de trop parler ; il est prudent de se taire.

Un

(13)

Un grand parleur est un fléau dans la société : son babil fatigue l'oreille, il importune, il ennuie : sa langue est un torrent insupportable à la conversation.

Ne parle point à ta louange ; ce seroit le moyen de te faire mépriser : ne te moque de personne, rien n'est plus dangereux.

Les railleries piquantes sont le poison de l'amitié : celui qui ne fait pas s'en abstenir, s'attirera du chagrin.

Donne toi les aisances convenables à ton état, ne consume pourtant pas tout le bien dont tu jouis. Epargne dans tes jeunes ans de quoi t'aider dans tes vieux jours.

Ne t'embarasse pas des affaires d'autrui, ne t'applique qu'aux tiennes ; laisse celles de l'état aux soins de ceux qui en sont chargés.

Ne

Ne dépense point trop à tes amusemens ; puisque la peine de les payer trop cher, paſſeroit le plaisir que tu t'en promettois.

Sois sage & circonspect dans la proſpérité, ne t'en laisse point aveugler ; sois frugale, œconomie dans l'abondance ; celui qui aime à l'excès les commodités de la vie, manquera du nécessaire, & s'en repentira.

Que l'exemple d'autrui te rende sage : corrige toi de leurs défauts.

Ne prens confiance en aucun homme, avant de l'avoir bien éprouvé : ne l'accuse pourtant pas d'infidélité, sans raison ; car c'est une injustice.

Mais quand tu as essayé la probité d'un homme, & qu'il répond à cette idée, ouvre lui ton cœur hardiment, donne lui ta confiance : c'est

c'est un trésor, un joyau, que tu ne peux trop estimer.

N'accepte pas les services de l'homme mercenaire : ce sont des pièges qu'il te tend : tu ne pourras jamais t'aquiter avec lui.

Ne dépense pas en un jour ce dont tu peux manquer demain ; n'abandonne point au hazard les choses aux quelles tu peux mettre ordre par ta prévoyance, ou tes soins.

N'espére cependant pas que la prudence soit toujours accompagnée du succès ; car on ignore dans le jour ce qui arrive dans la nuit.

L'insensé n'est pas toujours malheureux, ni le sage toujours heureux : l'insensé n'eut jamais des plaisirs purs & parfaits : jamais le sage n'essuya des disgraces insupportables.

SIXIEME SECTION.

LA FORCE.

TOUS les hommes en entrant dans le monde, ont à effuyer plus ou moins des dangers, des malheurs, des besoins, des peines, & des injustices.

Il t'est donc bien important, O Mortel tiré du Néant ! de t'armer de courage, & de patience, afin de supporter avec résolution, & comme il te convient, la part qui t'en est réservée.

Le Chameau, pour traverser les sables brûlans des déserts, résiste courageusement à la fatigue, à la chaleur, à la soif, & à la faim qui le pressent : un homme doit de même avoir assez de force pour affron-

affronter ou soutenir toute sorte de dangers.

Un cœur noble & courageux méprise les disgraces ; la grandeur de son ame n'en doit pas être abattue.

Il effuye ses revers d'un air indifférent : il n'en est point déconcerté. Pourquoi le feroit-il ? il ne s'attendoit pas aux douceurs de la fortune.

Tel qu'un rocher battu des vagues, il demeure inébranlable.

Aussi ferme qu'une tour élevée sur un côteau, il voit de sa hauteur les coups de la fortune tomber à ses pieds sans effet.

Le courage le soutient à l'approche du danger : son intrépidité le garantit.

Il s'attend en guerrier aux peines de la vie, il s'avance à leur rencontre, livre bataille, combat,

C rem-

remporte la victoire & triomphe.

Dans les plus grands désastres il s'arme de tranquilité ; son calme en diminue le poids ; il s'en relève par sa constance.

Mais le lâche ou le timide restent couverts de honte & de confusion.

Dans l'indigence il devient bas ; en supportant patiemment les affronts, il s'attire des injures.

Foible comme un roseau qu'un petit zéphire agite, il tremble, il frémit au moindre malheur.

Il se trouble, il perd la tête au moment du danger ; dans le désastre il succombe, le désespoir s'empare de son cœur, & l'accable.

SEPTIÈME SECTION.

LE CONTENTEMENT.

NOUBLIE pas, que ta condition sur la terre est marquée par l'Eternel ; il connaît ton cœur, il voit la vanité de tes désirs : c'est souvent par bonté qu'il refuse tes demandes.

Sa sagesse a cependant établi dans la nature des choses une apparence de succès pour tous les désirs & efforts qui sont justes & raisonnables.

Examine la source de tes inquiétudes, & des malheurs dont tu te plains ; considère aussi ta folie, ton orgueil, le trouble de ton esprit, & ta foibleesse.

Ne murmure donc pas contre

C 2 l'ordre

l'ordre de la Providence : réforme ton cœur : ne dis pas en toi-même, Je serois heureux, si j'avois du bien, de l'autorité, ou du loisir : car apprens que tous ces avantages ont leurs inconvénients particuliers.

Pauvre homme ! tu ne vois pas les peines & les chagrins attachés aux richesses ! tu ne sens pas les difficultés & les embarras qu'entraîne l'autorité : tu ne connois pas non plus les ennuis du loisir : voilà pourquoi tu te plains, & murmures de ta condition.

Ne juge donc point du bonheur d'aucun homme par les apparences ; ne l'envie point, puisque tu es ignorant de ses peines secrètes.

La grande sagesse consiste à se contenter de peu. Celui qui accroît ses richesses, augmente aussi ses peines : mais le contentement d'esprit

d'esprit est un trésor caché, libre d'inquiétude.

Toutefois si les charmes de la fortune ne t'éblouissent pas, & ne t'empêchent point d'être juste, sage, charitable, & modeste, les richesses par elles-mêmes ne te rendront pas malheureux.

Mais elles te convaincront que nul mortel en ce monde ne peut jamais goûter d'une parfaite félicité.

La vertu est la règle que Dieu a prescrite aux hommes : le vrai bonheur en est le but ; aucun d'eux n'y parviendra qu'il n'ait rempli sa carrière : c'est alors, & non pas plus-tôt, qu'il aura sa récompense dans les séjours de l'éternité.

HUITIEME SECTION.

LA TEMPERANCE.

LE meilleur moyen pour te rendre dans ce monde aussi heureux qu'il est possible, c'est de faire un juste usage de ta *raison* & de la *santé*, qui sont des dons de Dieu.

Si tu jouis de ces graces célestes, & que tu veuilles les conserver & vivre longtems, évite les attrait de la *volupté* ; fuis ses tentations.

Quand elle étale sur la table ses mèts les plus délicats, lorsque le nectar qu'elle verse, petille dans sa coupe enchantée, quand elle irrite tes désirs, & les flate, qu'elle excite ton appétit, qu'elle t'engage à la joie ou au plaisir ; c'est là le moment

ment dangereux : appelle à ton sé-cours la *raison* : fais en l'usage que tu dois ; sois sur tes gar-des, résiste à ses douceurs ; car autrement tu seras séduit, trahi, perdu.

La *volupté* est l'ennemie de la *raison* ; la joye qu'elle te promet se tourne en amertume ; les plaisirs qu'elle t'offre sont empoisonnés : ils ne procurent que des maladies, & *la mort*.

Regarde autour de toi, jettes les yeux sur ses convives : observe ceux qu'elle a séduits par ses char-mes trompeurs, qui l'ont écoutée, qui n'ont pas résisté à ses tenta-tions.

Ne sont ils pas maigres & déchar-nés ? ne sont ils pas maladifs, ou malfaisans ? ne remarque tu pas qu'ils font presque hébêtes, propres à rien.

Leurs *momens* de plaisirs & d'excès sont suivis d'*années* de peines & d'afflictions : ils sont usés de débauche, ils ont perdu l'appétit, leurs désirs sont éteints, ils ne peuvent plus goûter les mets les plus délicats : les favoris de la *volupté* deviennent ses victimes ; justes & trop fréquens effets de l'ordre établi de Dieu, pour châtier & punir sur terre ceux qui abusent de ses dons.

Mais, quelle est cette personne qui d'un air vif & plein de graces marche avec légéreté un peu plus loin dans la plaine.

Ses jouës sont vermeilles & fleuries, ses lèvres ressemblent au corail : sa bouche répand une haleine aussi douce que la rosée du matin : elle a les yeux vifs & brillans, l'air enjoué, innocent & modeste ;

deste ; elle chante, elle exprime par sa gayeté le plaisir qu'elle goûte en marchant.

C'est *la Santé* ; elle est fille du *Travail* & de la *Tempérance*, dont les descendans habitent les montagnes qui s'étendent au Septentrion de *San-Ton-hoë*.

Ils sont braves, vigilans, actifs, beaux, bienfaits, & vertueux.

Ils sont vigoureux & souples ; moelleux, forts & robustes ; ils résistent au travail, ils s'y plaisent, ils s'y occupent tout le jour.

L'exercice leur donne de l'appétit ; la *tempérance* les rend sobres dans leurs repas.

Combattre les passions, est leur délice : triompher du vice, est leur gloire.

Leurs plaisirs sont modérés, conséquemment durables : ils prennent

(26)

peu de repos, mais il est profond & point interrompu.

Leur sang n'est pas souillé, il est pur & sans tâche ; ils ont l'esprit content, les médecins leur sont inutiles.

Mais le salut n'est pas avec les enfans des hommes ; on ne trouve pas non plus la tranquilité dans leurs maisons.

Tu vas les voir exposés au dehors à des nouveaux périls, pendant qu'une fourbe au dedans se cache pour les trahir.

La fraîcheur de leur teint, leur force, leur belle prestance, leur air mâle & vigoureux, ont fait naître des *désirs* dans le sein de la *malesse*.

Elle est nonchalamment couchée sur un sofa, elle quête leur attention ; elle étale tous ses charmes.

Sa contenance est molle, sa taille est délicate, tous ses membres sont efféminés, sa parure est négligée, & cependant attrayante ; ses yeux expriment la *luxure*, la *tentation* repose sur son sein : elle appelle du doigt les hommes, elle les invite & les enflamme par ses regards : elle tâche enfin de les séduire par la douceur de son langage.

Ah ! fui ses attraits, n'écoute pas ses discours enchanteurs. S'il arrive qu'elle te regarde avec des yeux languissans, si elle te tend les bras, & t'entraîne, si tu succombes ; c'est fait de toi, elle te tiendra pour toujou-
rs dans ses chaines.

La honte suit, puis la mala-
die, la misére, les soucis, les re-
mords.

Enervé de débauche, nourri d'excès, amolli par la paresse, les forces te manqueront, il ne te restera ni santé

(28)

santé ni tempérament, tout s'usera,
ta vie sera courte & honteuse : tes
chagrins se multiplieront : personne
ne te plaindra.



S E -

SECONDE PARTIE.

LES PASSIONS.

PREMIERE SECTION.

L'ESPERANCE & LA CRAINTE.

L'ESPOIR nourrit l'esprit de promesses plus douces que la faveur des boutons de roses, & incomparablement plus flatueuses à l'attente : mais la crainte ne lui présente que des menaces, des terreurs, des dangers.

Cependant que l'*espérance* ne te séduise point : ne t'abstiens pas non plus, par *crainte*, de faire ton devoir, & d'entreprendre ce qui est juste :

juste : sois prêt à tous événemens,
reçois les de sang froid.

Le juste ne s'effraye de rien, pas
même des horreurs de la mort : ce-
lui qui ne fait point de mal n'a rien
à redouter.

Arme toi de résolutions dans tou-
tes tes entreprises ; il suffira que le
succès t'en paroisse douteux, pour
n'y pas réussir.

Ne te laisse intimider par aucu-
nes raisons ; que de vaines frayeurs,
que des idées imaginaires n'abat-
tent pas ton courage.

La *crainte* rend malheureux ;
l'*espérance* anime, donne des forces,
& console.

Le lâche ressemble à l'Autruche
agitée de la *peur* : elle se couvre la
tête, sans penser à son corps qui reste
à découvert.

Ce qui n'est que difficile, rebute
le poltron, lui devient impossible ;
mais

(31)

mais l'homme vraiment courageux,
surmonte toutes difficultés.

L'insensé se repaît de vaines es-
pérances : le sage n'y compte pas.

Si tu veux réussir dans toutes tes
entreprises, éviter des contremes,
t'épargner des chagrins ; consulte
ta *raison*, prends la pour guide : ne
désire que ce qui est juste : n'espére
& n'entreprends que ce qui te paroît
possible ou vraisemblable.

S E -

SECONDE SECTION.

LA JOYE ET LA TRISTESSE.

NE t'abandonne point à des transports de *joye*, ne te laisse pas non plus accabler de *tristesse* : ce monde ne fournit pas des biens assez parfaits pour te rendre entièrement heureux ; les peines & les maux qu'on y souffre ne sont pas assez considérables pour te désespérer : use de modération.

Remarque le temple de la *Joye* : il est peint en dehors, il paroît gai ; il est aisé à reconnoître aux bruits d'allegrerie & de *joye* qui en sortent incessamment.

La prétresse est à la porte, d'où elle appelle hautement les passans ; elle

elle chante, & fait des acclamations, elle rit incessamment.

Elle les invite à entrer, à goûter les plaisirs de la vie : elle prétend qu'on ne sauroit en jouir ailleurs que dans son temple.

Mais garde toi d'y mettre les piés : évite la compagnie de ceux qui le fréquentent.

Ceux-là s'appellent les enfans de *la joye* ; ils rient, ils paroissent gais & contens ; mais ce sont tous des enragés, des fous.

Ils sont enchaînés par le vice : ils courent au mal ; leur ruine s'avance : les dangers les environnent : la calamité les assiège & les presse : l'abîme s'ouvre sous leurs pas, ils vont être engloutis.

Fixe maintenant tes regards à l'opposite : examine ce creux val-
lon ; là habite la *tristesse*, sequestrée

D de

de la vuë des hommes, environnée d'arbres toufus.

Elle a le cœur gros, la bouteille béante : elle soupire & lamente sans cesse ; elle aime à réfléchir sur les misères de la vie.

Elle gémit, elle pleure des accidents les plus ordinaires : elle exerce sa langue sur la foibleesse & la méchanceté de tout le genre humain.

La Nature, à ses yeux, ne respire que le mal ; tout ce qu'elle apperçoit est aussi sombre qu'elle : sa demeure retentit jour & nuit de ses plaintes.

N'approche point de son cachot : l'air en est contagieux ; il répand du poison sur les charmes de la vie, il en rend les douceurs atières.

En t'éloignant du chemin du temple de la *joye*, garde toi de celui qui mène à la *tristesse* : prends la route du milieu, suis la, sans t'en écarter ;

elle te conduira par une douce pente
au berceau de la *tranquilité*.

La *paix*, la *sureté*, & le *contentement* sont toujours avec elle ; enjouée sans être trop gaie, sérieuse sans être grâve, elle participe également, & sans danger, aux plaisirs de la vie, aussi bien qu'à ses peines.

De-là, comme d'une éminence, tu contempleras à ton aise l'extravagance de ceux qui se livrent à leur penchant, qui s'abandonnent à l'*excès*, qui se plongent dans la débauche, qui s'en font les suppôts ; tu verras enfin la misére de ceux, qui, accablés de *tristesse*, noyés dans la *mélancolie*, infectés d'humeurs noires, passent leurs jours à se plaindre des peines & des malheurs de la vie.

Ils te feront pitié, tu déploreras leur *folie* ; l'*illusion* de leur conduite te servira d'exemple ; tu te garantiras de les suivre.

TROISIEME SECTION.

LA COLEURE.

DE même qu'un tourbillon dans sa furie, déracine, abat les arbres, & change la nature de face ; ou bien qu'un tremblement de terre détruit des villes entières par ses secousses, les renverse & les engloûtit ; ainsi l'homme outré de colére, répand autour de lui la terreur, ses coups sont dangereux, destructifs, & fatals.

Mais si tu viens à considérer tes défauts personnels, & que tu t'en souviennes, tu pardonneras aisément les foiblesse d'autrui.

Ne t'accoutume point à la fureur de la colère : c'est donner le fil à ton épée, pour la plonger dans ton

ton propre sein, ou bien, pour en percer celui de ton ami.

Tu passeras pour sage, de souffrir patiemment de petites injures ; tu ne te repentiras pas d'en perdre la mémoire.

Ne vois tu pas qu'un furieux s'égare, & perd la raison ; fais donc usage de la tienne, quand tu es dans ton bon sens ; que la colère des autres te serve de leçon.

Ne fais rien en courroux ! voudrois tu t'exposer en mer dans le fort d'une tempête ?

Plus il est difficile de vaincre la colère, plus il est sage d'éviter de s'y mettre : fuis en donc les occasions, garde t'en dans l'occurrence.

L'insensé se fâche ou s'irrite des termes insolens, le sage s'en rit & les méprise.

Ne conserve dans ton ame aucun ressentiment : la vengeance ternit

les qualités du cœur, elle en trouble le repos.

Sois toujours prêt à pardonner l'injure : celui qui aime à se venger, qui en cherche les moyens, travaille contre soi-même, il s'attire des malheurs.

Un mot *doux*, une réponse *bonne*, comme l'Eau jettée sur le feu, appaise la colère de l'homme le plus irrité : d'Ennemi qu'il étoit, on en fait très souvent un véritable ami.

Si tu fais attention qu'il y a très peu de choses dont on doive se fâcher, tu seras étonné que d'autres, que des *fous*, puissent se mettre en colère.

Souviens toi qu'elle vient ou de foiblesse ou de folie : sois cependant bien convaincu qu'elle est presque toujours suivie de repentir.

La honte succède à la folie ; le remords à la colère.

QUA-

QUATRIÈME SECTION.

LA PITIE.

DE même que la main de Dieu disperse au printemps sur la terre les boutons & les fleurs ; & que par sa clémence il prodigue en Eté les richesses de la moisson : de même il faut que la *pitié* s'étende sur les malheureux ; qu'elle fasse couler sur eux des sources de bénédictions ; qu'elle les comble de bienfaits.

L'homme compâtissant mérite qu'on l'estime ; l'impitoyable en est indigne.

Les cris redoublés du pauvre n'attendrissent pas plus un cœur dur & cruel, que les bêlemens de l'agneau ralentissent les coups du boucher impitoyable.

D 4

Mais

Mais les larmes de celui qui compâtit aux malheurs de ses frères, sont plus suaves que l'Eau qui découle au Printemps des boutons de la Rose.

Cesse donc d'être insensible aux lamentations du pauvre ; n'endurcis pas ton cœur aux peines du malheureux.

S'il arrive qu'un Orphelin réclame ton secours ; si tu vois que la Veuve soit prête à succomber ; si dans l'amertume de son cœur elle implore ton assistance, oh ! fois touché de sa douleur : étend ta main bienfaisante sur ceux qui sont depuis de tout ; supporte ceux dont la vertu chancelle.

Quand tu vois le *mendiant* isolé dans les ruës, tout déchiré, à moitié nud ; transi de froid, sans abri ; fois pénétré de *compassion*, mets le à couvert de la mort sous les aîles de la

la charité: ton ame en recevra la vie.

Tandis que le pauvre malade verse des larmes de sang, languit sur un grabat ; pendant qu'un homme infortuné gémit dans les horreurs d'un cachot ; ou qu'un vieillard foible & cassé te jette en mourant des regards, pour exciter ta *compassion* ! peux tu ne pas avoir honte de continuer ta débauche ! de vivre dans l'excès & l'abondance ! sans égards à leurs besoins, sans *pitié* pour leur état !

SECONDE SECTION.

LE DESIR ET L'AMOUR.

JEUNE homme ! sois en garde contre les désirs de la *chair* : que l'aiguillon de la *concupiscence* ne t'excite point à l'excès.

Les désirs violens s'abattent, cessaient, & s'éteignent ; tu précipiteras ta destruction en te livrant aveuglement à la rage de ses transports.

Ne t'abandonne donc pas à ses douces amorces, n'affujettis point ton cœur à ses charmes empoisonnés.

La source de la santé, d'où coulent les seuls vrais plaisirs, sera bientôt séche & tarie : tu tomberas dans un entier épuisement.

corps

Tu sentiras dans tes beaux jours les incommodités d'une vieillesse anticipée : tu mourras, quand tu devrois ne commencer qu'à vivre.

Mais s'il arrive qu'une aimable femme joigne aux grâces du corps les avantages de la vertu, & de la modestie ; c'est alors qu'elle brille plus que les astres du firmament ; l'on tâche en vain de résister à la force de son pouvoir.

La blancheur de son sein efface celle du lis ; elle paroît plus agréable qu'un jardin parfumé de roses ; elle a dans ses regards l'innocence d'une colombe ; elle est sincère & vraie.

Sa bouche, & ses baisers sont plus doux que le miel, elle exhale par son haleine les parfums de l'Arabie.

Ne

(44)

Ne te refuse pas aux mouve-
mens d'un *pur amour* ; sa flamme
t'élévera le cœur, elle calmera tes
défirs, tu seras susceptible des plus
nobles sentimens.



TROI

TROISIEME PARTIE.

LA FEMME.

CHARMANT objet de notre amour & de nos vœux ! écoute attentivement les instructions de la prudence ; grave profondément dans ton cœur les maximes de la vérité : tu ajoûteras aux grâces du corps les charmes de l'esprit : ta beauté, semblable à *la Rose*, conservera son odeur même après être fanée.

Dans le Printemps de tes beaux jours, à la fleur de ton âge, lorsque les hommes commencent à t'observer, à te faire les doux yeux ; quand la nature interprète, t'explique secrètement la cause de leurs regards ; ah !

ah ! tremble pour ton innocence, crains leur langage séducteur, ferme le cœur & les oreilles à leurs douces persuasions.

N'oublie jamais que tu fus faite pour être la *compagne* raisonnable de l'homme, & non l'*esclave* de sa passion : le but de ton éxistence n'est pas seulement de condescendre à ses désirs *voluptueux* ; tu dois aussi l'assister dans les peines de sa vie, les adoucir, & l'en dédommager par tes plus tendres affections.

Quelle est celle qui gagne le cœur de l'homme ? qui le soumet à l'amour ? qui en triomphe ? qui régne sur son esprit ?

C'est celle que tu vois s'avancer avec les grâces d'une vierge ; l'innocence dans le cœur, la modestie sur le visage.

Elle aime à s'occuper : elle hait à

à passer son temps en promenades, ou visites intutiles.

Elle est décentment vêtue, sobre dans ses repas : la bonté, la douceur sont peintes sur son visage.

Sa langue exprime l'harmonie : le miel coule de ses lèvres.

Sa conversation est honnête & modeste : ses réponses sont civiles & sincères.

La *soumission* & l'*obéissance* font la règle de sa conduite : la *paix* & le *bonheur* en sont la récompense.

La *prudence* la dirige, la *vertu* l'accompagne.

Ses yeux sont doux, tendres, aimables : cependant la retenuë préfide dans ses regards, elle en règle les objets.

Le *libertin* n'oseroit parler en sa présence : la *vertu* qu'elle professé lui impose silence ; elle le force de la respecter.

S'il

S'il arrive que devant elle on médise de quelcun, soit naturel, ou charité ; elle en embrasse la défense, ou tout au moins elle ne dit mot.

Elle a le cœur si bien placé, qu'elle ne soupçonne point les autres de mal faire.

L'heureux mari qui en fera sa femme ! l'heureux enfant qui l'appellera Mère !

Elle gouverne dans sa famille, la paix y régne : elle y commande avec prudence, elle est obéie.

Elle se lève du matin, elle donne ses ordres : prescrit à chacun son devoir.

Le soin de sa famille fait son étude, & son plaisir : on remarque à sa table l'arrangement & la frugalité.

L'œco-

L'œconomie de sa conduite fait honneur à son mari ; il ressent un plaisir secret d'entendre faire son éloge.

Elle inculque la sagesse dans le cœur de ses enfans : les bons exemples qu'elle leur donne, forment & régulent leurs manières.

D'une parole ils se soumettent : d'un coup d'œil ils obéissent.

Elle appelle, ses domestiques accourent : elle dit, & la chose est faite : ils l'aiment, ils la craignent : son amitié pour eux les rend actifs & vigilans.

Elle n'est point orgueilleuse dans la prospérité : elle supporte avec patience les revers de la fortune.

Elle adoucit par ses conseils les chagrins de son mari ; elle les diminue par ses caresses : il dépose dans son sein ses peines les plus secrètes,

(50)

crètes, elle l'en console par la part
qu'elle y prend.

L'heureux mari dont elle est
femme ! l'heureux enfant dont elle
est mère !



QUA-

QUATRIEME PARTIE.
LA PROXIMITÉ DU SANG,
OU
Les Rapports de Nature.

PREMIERE SECTION.

L E M A R I.

PRENS une femme, obéis à l'ordre de Dieu ; prens une femme, deviens un membre utile à la société.

Mais ! ne te fixe pas à la hâte, considére avec attention que ton bonheur dépend du choix que tu feras.

E 2

Si

Si celle que tu recherches, passe son tems à sa *toilette*, si tu la vois infatuée de ses appas, d'ajustemens, aimer les louanges, rire à l'excès & parler *haut*: si c'est une personne aîgre dans ses paroles, impérieuse, étourdie, dissipée, rarement à la maison, une joüeuse, une coquette cherchant les *hommes*, une effrontée qui les regarde en face: fût elle aussi brillante que le soleil à l'orison! n'espére pas de la changer; fuis ses charmes & sa compagnie, évite les pièges: renonce à sa poursuite, ne repais pas ton imagination d'idées flateuses & chimériques.

Mais! si tu trouves qu'elle joigne la douceur du caractère à la tendresse du cœur; qu'elle aît de la modestie, l'air décent, de la conduite, & de l'esprit; que d'ailleurs
tu

tu la croyes aimable, prends la chez toi, dans ta maison ; elle fera digne d'être ta femme, ta compagne, ta confidente, ton amie.

Aime la, chéris la, comme un présent que Dieu t'a fait : que la douceur de tes manières te concilie son affection.

Elle préside dans ta maison : traite la donc avec honneur, afin que tes domestiques lui rendent l'obéissance.

Ne la contredis point, sans de bonnes raisons : fais la participer à la moitié de tes plaisirs, puisqu'elle participe à la moitié de tes peines.

Reprens ses fautes avec douceur : ne force pas sa soumission, n'use pas de rigueur avec elle.

Ne lui fais mistère de rien ; confie lui hardiment le secret de tes affaires : ses avis partent du cœur, elle ne te trahira pas.

(54)

Garde lui la fidélité, car elle est
mère de tes enfans.

S'il arrive qu'elle se plaigne, ou
soit malade ; partage son affliction,
efforce toi de l'adoucir : ta com-
passion & ton amour, ou soulage-
ront sa douleur, ou diminueront
son mal : elles lui feront plus effi-
caces qu'une douzaine de mède-
cins.

Confidère à quel point son sexe
est tendre & délicat: ne sois pas
dur à son égard, ne lui reproche
jamais l'infirmité de sa nature :
rappelle à ta mémoire les défauts
de la tienne.

SE-

SECONDE SECTION.

LE PERE.

CONSIDE RE, toi qui es père, l'importance de ce titre ! il t'impose l'obligation de supporter l'être que tu as produit.

Tu peux rendre ton fils heureux ou malheureux, un homme utile ou inutile à la société.

Accoutume le de bonne heure à recevoir des instructions : inculque dans son esprit des maximes de vérité.

Observe son penchant : donne lui dès l'enfance de l'inclination pour le bien : ne souffre pas que le mal prenne racine dans son cœur.

Tu le verras s'élever comme un cèdre sur les montagnes, dont la

(56)

cime en peu de tems passe les arbres de la forêt.

L'enfant qui croît dans le vice, devient l'opprobre de son père : celui qui croît dans la vertu, fait honneur à ses années.

Le terrain est à toi, aye soin de le cultiver, tu en recueilleras du bon ou mauvais grain, suivant celui dont tu l'auras ensemencé.

Enseigne lui l'obéissance, il te révérrera : apprens lui les manières, il sera civil & modeste.

Imprime lui la gratitude, il recevra des bienfaits ; forme son cœur à la charité, il se fera des amis.

Enseigne lui la tempérance, il conservera sa santé : rends le prudent, il prospérera.

Donne lui des règles de justice, les hommes l'honoreron : inspire lui

(57)

lui la bonne foi, il méritera la confiance.

S'il est actif & vigilant, il accroîtra son héritage : si, par tes exemples, il devient obligeant, il se distinguera.

Elève son esprit aux sciences, l'étude remplira les vides de son tems : apprends lui la religion, il fera une heureuse fin.

TROI-

TROISIEME SECTION,

L E F I L S.

QUE les animaux de la terre apprennent à l'homme la sagesse ! que l'homme applique à son usage les leçons qu'il en reçoit !

Va, mon fils, dans le désert apprendre ton devoir à l'égard de tes père & mère : remarque la jeune cigogne, suis son exemple : c'est à toi qu'elle parle, grave sa leçon dans ton cœur : elle porte sur ses aîles son père infirme, âgé, caduc, décrépit : elle le couvre, le loge, le fert, & le nourrit.

L'amour filial est plus doux que tout l'encens de la Perse offert en sacrifice au Soleil ; il est même plus délec-

délectable que les parfums apportés d'occident, dans les campagnes de l'Arabie.

Ne sois donc pas un fils ingrat, dénaturé : ton père te donna l'être, ta mère te porta dans son sein.

Ecoute ton père, quand il te parle, puisque ce n'est que pour ton bien : reçois ses instructions, suis ses avis : sa tendresse les lui suggére.

Il a veillé à ta conservation : il a sué pour t'assister : honore le dans sa vieillesse : respecte ses cheveux blancs.

Souviens toi de la destitution & de l'abandonnement de ton enfance ; de la fougue & des dangers de ta jeunesse : n'oublie jamais que tes parents t'ont sauvé de ces misères : tu compâtiras à leurs infirmités, à leurs disgrâces, comme ils ont fait aux tiennes : tu les consoleras,

(60)

leras, assisteras, conserveras dans
le déclin de leurs jours.

Ils mourront en paix : leur posté-
rité, *tes enfans*, pénétrés de ton
exemple, poussés du même amour,
te rendront les mêmes devoirs, en
récompense de ta piété.

QUA-

QUATRIEME SECTION.

LES FRERES.

VOUS êtes enfans d'un même père : il vous a tous élevés & pourvus : la même mère vous a nourris.

Que les nœuds de l'amitié vous unissent donc ensemble : la paix & le bonheur régneront dans la famille.

Quand vous vous séparerez pour entrer dans le monde, souvenez vous du lien qui vous engage à vous aimer : ne donnez pas à l'étranger la préférence sur votre sang.

Si par quelque accident que ce soit, ton frère tombe dans l'adversité, hâte-toi de le secourir : si ta

sœur

sœur est dans la peine, ne l'abandonne pas : soulage la.

Les richesses de ton père contribueront par ce moyen au support de sa famille : si vous êtes unis, si vous avez l'un pour l'autre de l'amitié, de la tendresse ; sa bénédiction continuera de se répandre sur vous tous.

CINQUIEME PARTIE.

LA PROVIDENCE,

OU

Les Différences accidentelles des hommes.

PREMIERE SECTION.

LE SAGE ET L'IGNORANT.

LES talens de l'esprit sont des dons de la Providence : chacun en a reçu de sa bonté une portion plus ou moins ample, selon que Dieu a jugé à propos d'en gratifier les hommes.

C'est pour communiquer avec les sages, & te perfectionner, qu'il t'a donné de la sagesse : c'est pour instruire les ignorans, & leur faire part de tes lumières, qu'il a éclairé ton esprit.

La vraie sagesse est humble, la folie ne l'est pas: le sage est souvent dans le doute, souvent il change de sentiment: le fou s'obstine, il ne doute de rien: il fait tout, il connaît tout, excepté son ignorance.

Les ignorans sont orgueilleux à l'excès: le comble de leur folie est d'être grands parleurs: mais le propre des gens sages est de souffrir patiemment l'absurdité de leurs discours, & d'en plaindre l'impertinence.

Toutefois! ne te glorifie pas de ton propre mérite, ni d'un génie supérieur; la raison la plus éclairée, n'est qu'aveuglement, qu'ignorance.

Le sage fait de vains efforts pour s'applaudir du peu qu'il fait: il sent ses imperfections, il en est humilié; mais l'ignorant tire du fonds de son esprit bouché de petits cailloux,

loux, qu'il débite hardiment pour des perles: gens, aussi peu sensés que lui, l'applaudissent; il s'applaudit lui-même.

Il se vante de savoir des choses indignes d'être suës, tandis qu'il en ignore d'autres, qu'il est honteux d'ignorer.

Il tombe dans la folie, lors même qu'il cherche à suivre les voies de la sagesse; la honte & la confusion sont l'avantage qu'il en retire.

L'homme sensé fait usage de sa Raison: il étend ses lumières, il s'attache aux Arts, aime à les rendre florissans: l'utilité dont ils font au Public, le comble d'honneur & de gloire.

Cependant il préfère la connoissance de la Vertu à tout autre talent: celle du vrai bonheur fait l'étude de sa vie.

SECONDE SECTION.
LE RICHE ET LE PAUVRE.

LA Providence favorise, d'une manière spéciale & distinguée, celui qu'elle comble de Richesses, & qui, en même tems, reçoit le don d'en faire un bon usage.

Cet homme *heureux* en jouit d'autant plus agréablement, qu'elles le mettent en état de pratiquer le Bien, & d'en faire part aux *Malheureux*.

Il est le support des pauvres, la ressource des infortunés : il est leur défenseur, il empêche les *Grands* d'opprimer les *Petits*.

Il cherche des objets dignes de sa pitié : il s'informe de leurs besoins, il en juge, & les assiste : le *faste*, ni l'*ostentation*, n'ont point de part à ses charités.

Il récompense le mérite, il le prend

prend sous sa protection, il encourage l'*industrie* : sa bourse est toujours ouverte, quand il s'agit de pousser une *entreprise utile*.

Il fait exécuter des travaux importans, qui enrichissent son pays, & occupent les ouvriers : il forme de nouveaux projets, qui soient utiles aux Arts, & les fassent fleurir.

Le superflu de sa table est le droit & le bien des pauvres de son *voisinage* ; il ne les en frustré pas.

La fortune ne l'éblouit point : elle ne réprime pas les mouvements de son cœur : le plaisir, que lui donne la possession de ses Richesses, est juste, & raisonnable.

Mais, malheur au *mauvais Riche* ! qui entasse biens sur biens ! qui les enfouit, comme un Trésor, qu'il contemple seul avec joye ; & dont il ne fait part à personne.

Il opprime les pauvres, il retranche leurs salaires; il est injuste, inhumain: il ne compâtit point à la suëur de leur front.

Sans pitié, sans égard à leurs calamités, il profite de leur oppression, s'en engraffe: la ruine de son propre frère n'est pas capable de l'émouvoir.

Il voit tranquillement les larmes de l'*Orphelin*; il les boiroit volontiers, comme il boiroit du lait: il est sourd aux cris des *veuves*: leurs plaintes, leurs gémissemens, leurs soupirs, font un concert à ses oreilles.

Il n'aime que les richesses, il est *dur*, insensible à la peine, ou l'affliction d'Autrui: rien n'est capable de flétrir son cœur impitoyable.

C'est un *Maudit*, un *Réprouvé*; que l'*iniquité* suit par-tout: son esprit est sans cesse agité de craintes, & d'inquiétudes: la soif ar-

dente des Richesses, qui dévore son âme, le tourmente : & le punit enfin des peines, & des calamités, aux quelles il a réduit les autres.

Les effets de la *Misère*, & de la *Pauvreté*, sont de très petits maux, en comparaison des *Reproches* qui rongent la *conscience*, & le cœur d'un tel homme.

Que le Pauvre ne s'afflige point ! qu'il se console, & même se réjouisse ! car, il en a plusieurs sujets.

Sa table n'est point entourée de *Parasites*, & de *flateurs* : il dîne & soupe en paix.

Il n'est pas assailli d'une troupe de *Partisans*, ni tourmenté de sollicitations importunes.

S'il est privé des mets & des ragoûts du *Riche*, il est exempt des maladies qu'ils causent.

Le *pain* qu'il mange, & l'*eau* qu'il boit, appasent sa *soif* & sa *faim* :

F 3 . ne

ne sont ce pas à son goût des mèts plus agréables, & beaucoup plus salutaires, que les banquets, & les vins délicieux des *Riches* & des *Epicuriens*.

Le *Pauvre*, par son *travail*, entretient sa santé : il lui procure un repos, dont le *Riche* ou l'*Oisif* ne goûtent pas les douceurs sur leurs lits de duvet.

Il est humble dans ses désirs, il fait y mettre des bornes : content, modeste, calme, & tranquile au fonds du cœur, il préfère ces avantages à la *fortune* & à ses *grandeur*s.

Que le *Riche* cesse donc de faire trophée de ses biens ! que le *Pauvre* de son côté, ne se laisse point abattre par la misère, ou l'indigence ! Dieu, dans sa profonde sagesse, pourvoit au bonheur des deux.

TROI.

TROISIÈME SECTION.

LES MAITRES & LES SERVITEURS.

NE murmure point, O Mortel ! contre la condition servile ; c'est l'ordre établi de Dieu : elle a beaucoup d'avantages : elle affranchit des embarras, & des inquiétudes de la vie.

L'honneur d'un domestique consiste dans sa fidélité : ses vertus les plus éminentes sont la soumission & l'obéissance.

Endure donc patiemment les réprimandes de ton maître : ne lui réplique point quand il te reprend, ou te gronde : il se souviendra de ta docilité, & de ta résignation.

Veille à ses intérêts, sois ponctuel & diligent dans tes affaires : ne trahis pas la confiance qu'il met en ta personne.

Ton tems lui appartient ; ne le

prive donc pas de ton travail, puis-
qu'il te paye pour le faire.

Maître ! sois juste envers ton
serviteur, il te sera fidèle ; ne lui
commande que ce qui est raisonnable,
il t'obéira promptement, & de
bon cœur.

Il est homme comme un autre :
la sévérité, la rigueur, inspirent quel-
que fois de la crainte, mais jamais
de l'affection.

Sois doux dans tes réprimandes,
absolu, mais modéré : ce sera le moy-
en de les rendre efficaces ; ton dom-
estique sera charmé de s'aquiter
de son devoir.

Par esprit de gratitude, il te servi-
ra fidèlement : il te sera soumis par
principe d'amitié, il t'obéira de bon
cœur : de ton côté, ne manque pas
de reconnoître ses services, & de
donner à sa fidélité la récompense
convenable.

QUA-

QUATRIEME SECTION.

LE SOUVERAIN & LES SUJETS.

O TOI! le favori de Dieu, que les enfans des hommes, *tes égaux*, ont élevé à l'Autorité suprême, pour régner sur eux, les régir & gouverner; sois infiniment plus attentif au but & à l'importance du dépot qu'ils t'ont confié, qu'à la dignité & à la grandeur de ta condition.

Tu es vêtu de pourpre, assis sur un Trône; la couronne de Majesté sur la tête, le Septre de puissance à la main; mais ces marques d'honneur & de gloire ne t'ont été conférées, & destinées, que pour le bien de tes sujets, & non pour le tien propre.

La gloire d'un Roi consiste dans la prospérité de son peuple: son pouvoir & son empire résident & s'affermissent dans le cœur de ses sujets.

La

La grandeur & l'autorité élévent le cœur d'un Prince : il forme de hauts projets, il cherche les occasions de signaler sa puissance.

Il assemble les sages de son Royaume ; consulte librement avec eux : il écoute leurs avis.

Il fait faire, entre ses peuples, un juste discernement, il connoit leur capacité, il en juge : il les emploie conformément à leur mérite, à leurs talens.

Ses magistrats sont droits, ses ministres sont sages ; ses confidens, ses favoris, ne lui en imposent pas.

Il protége les Arts, ils fleurissent : il encourage les sciences par ses libéralités.

Il aime la conversation des gens d'esprit & des savans : il excite l'émulation entre eux : ils publient, ils exaltent dans leurs ouvrages la gloire de son règne.

Il favorise, ou récompense l'industrie

duſtrie du Marchand pour étendre le Commerce, l'attention du Fermier à cultiver les terres, le savoir faire de l'Artiste, les découvertes du Savant ; tous sentent les effets de sa bonté royale.

Il établit des colonies, augmente ses vaisseaux de guerre, ouvre les Rivières au Commerce, répare ses Ports de mer, fait faire des Havres, se fortifie, ses sujets s'enrichissent, son Royaume est formidable.

Ses Réglemens sont sages, ses Ordonnances équitables, ses peuples jouissent en paix du fruit de leurs travaux : la soumission qu'ils ont aux Loix, met le comble à leur bonheur.

Il juge les Malheureux avec douceur & compassion : mais il punit les Coupables avec rigueur & sévérité.

Il reçoit, écoute, & redresse les plaintes de ses sujets : il les empêche d'être

(76)

d'être opprimés, il les délivre de leurs Tirans.

Aussi l'aiment ils tous, & l'honorent-ils comme leur père : il est leur défenseur ; ils lui confient tous leurs biens.

L'amour qu'ils ont pour lui, fait naître dans son cœur le zéle du bien public : il s'applique uniquement à les rendre tous heureux.

Il ne s'élève dans leurs cœurs aucun murmure contre lui : son Etat n'est point en danger des trames de ses ennemis.

Ses sujets lui sont fidèles : ils sont, pour sa défense & pour ses intérêts, aussi fermes qu'un mur d'airain : l'armée de l'ennemi fuit devant eux, comme des pailles que le vent pouffe.

Ils vivent en paix, ils sont tranquilles : Dieu les bénit : il est lui-même vraiment heureux, son Régne est durable, glorieux, & puissant.

S I X I E -

SIXIEME PARTIE.

LES DEVOIRS DE LA SOCIETE.

PREMIERE SECTION.

LA BIENVEILLANCE.

QUAND tu fouilles dans tes défauts, quand tu repasses dans ton esprit ce qui te manque, & tes besoins, reconnois, O Mortel ! la bonté de celui qui t'honora de la raison, qui te doua de la parole, & t'a mis dans la société pour recevoir & y rendre des services réciproques, des devoirs mutuels.

C'est au secours des autres hommes, que tu es redevable de ta nourriture, de ton vêtement, de la commodité des maisons, de l'abri où tu es de l'Injustice & des Injures : c'est à eux que tu dois les Agréments de la vie ; tu ne pourrois jouir de tous ces

ces avantages ailleurs, que dans la société.

Il est donc autant de ton devoir d'aimer le genre humain, qu'il t'est intéressant d'en être toi-même aimé.

Il en est d'un cœur bienfaisant, comme de la nature d'une Rose : celle-ci exhale son odeur en s'épanouissant, l'autre en s'ouvrant, répand ses faveurs.

Il est tranquile & content ; le bonheur & la prospérité de son voisin lui font plaisir.

Il n'écoute pas la Médisance ; il gémit dans son âme, des vices & des défauts des hommes.

Il aime à faire du Bien : il en cherche les occasions : il se soulage en assistant les autres.

Ses sentimens sont magnanimes, ses inclinations généreuses : il veut du Bien à tous les hommes, il s'empressé à leur en faire.

S E.

SECONDE SECTION.

LA JUSTICE.

LA Justice maintient la paix. Le bonheur des individus qui composent la société, consiste à jouir paisiblement des Biens qu'ils possèdent, & qui leur appartiennent.

Modére donc tes désirs: que la justice & la raison en soient les guides, la règle, & les limites.

Ne convoite pas le Bien d'Autrui: n'y touche point, qu'il soit sacré pour toi.

A quelque extrémité que ton Prochain te pousse, qu'il t'aigrisse ou t'irrite, n'attente jamais sur sa vie.

Ne le difame point: ne porte contre lui aucun faux témoignage.

Ne

Ne suborne pas ses domestiques, ne les engage pas à le tromper, à le quitter : & quant à son Epouse, la confidente de son cœur, oh ! ne la corromps pas.

Ce feroit lui porter un coup mortel dans le sein, que tu ne peux réparer : c'est un outrage inexpiable.

Sois de bonne foi dans ton Commerce, ne sois pas trop intéressé : agis envers les hommes ainsi que tu voudrois qu'ils agissent envers toi.

Sois fidèle dans les dépôts, ne trahis point la confiance qu'un autre met en toi : apprens, & sois convaincu, que le voleur, aux yeux de Dieu, est moins coupable que le Traître.

N'opprime point le Pauvre ; ne frustre pas l'Ouvrier de son salaire ; n'en retiens rien à ton profit.

Lorsque

Lorsque tu vends pour le gain,
consulte ta conscience ; contente toi
d'un profit raisonnable : ne tire ja-
mais d'avantage de l'ignorance de
l'acheteur.

Paye ceux à qui tu dois ; puis-
qu'en te faisant crédit, ils ont
compté sur ton honneur : il y a de
la bassesse, & même de l'injustice à
prolonger leur payement.

Rappelle enfin ta mémoire, éxa-
mine ta conscience ; si tu as trans-
gressé quelques devoirs de la vie
civile, ne cherche point d'excus-
ses ; sois en pénétré de douleur &
de honte ; hâte toi de réparer tes
fautes, emplois y tous tes efforts :
Restitue.

TROISIEME SECTION.

LA CHARITE.

HEUREUX celui dont le cœur a des principes d'humanité: il sera charitable, il aimera son Prochain.

Des Rivières de bonté couleront de son sein; leur flux inondera le genre humain de ses bienfaits.

Il affiste les Pauvres, les soulage dans leurs peines; il s'empresse à concourir au bonheur de tous les hommes.

Il ne censure pas la conduite de son voisin; il n'ajoute aucune foi aux envieux, ni aux méchans; il ne répète pas leurs discours calomnieux.

Il excuse aisement les injures, & les

les oublie : la vengeance & la malice n'habitent pas dans son cœur.

Il ne rend pas le mal pour le mal, ne hait pas ses ennemis : il punit leur injustice par des reproches d'Amitié.

Les peines & les chagrins des hommes éxcitent sa pitié : il tâche d'adoucir le poids de leur malheurs : le plaisir du succez récompense ses efforts.

Il calme les furieux, arrête leur colère ; termine les differends : il prévient les mauvais effets des disputes, des querelles, & des animosités.

Ses voisins vivent en paix ; ils sont unis : c'est à ses soins, à ses bontés, qu'ils doivent cet avantage : ils le comblent de louanges, & de bénédictions.

QUATRIEME SECTION.
LA RECONNOISSANCE.

Ten est d'un homme reconnoissant, comme des branches d'un Arbre, qui renvoient la séve au tronc dont elle étoit montée; ou, d'un fleuve qui reporte à la mer les eaux que sa source en tire: il aime à rendre le bien qu'on lui a fait.

Il témoigne avec joye l'obligation qu'il en ressent, il aime son bienfaiteur, il l'estime & le respecte.

S'il ne peut pas s'en aquiter; du moins il aime à s'en souvenir, il ne l'oublie jamais.

Un homme généreux ressemble à la Rosée, qui répand sur la terre des fruits, des herbes, des fleurs: l'ingrat est au contraire un Désert sablonneux qui boit avidement la

Pluie, l'engloutit, & ne rapporte rien.

N'envie point ton bienfaiteur, ne dissimule pas le service qu'il t'a rendu, n'aye pas honte de l'avouer ; car quoiqu'il soit plus honorable d'obliger, que d'être obligé, quoiqu'une action généreuse excite l'admiration, il est cependant vrai que d'humbles marques de gratitude flattent le cœur, & ne sont pas moins agréables aux yeux de Dieu qu'à ceux des hommes.

Mais n'accepte jamais les services de l'Orgueilleux : ne te mets point dans la nécessité d'avoir obligation à un cœur mercenaire : l'Orgueilleux t'exposera ; le Mercenaire te dévorera.

CINQUIEME SECTION,

LA SINCERITE.

TOI ! qui es partisan des beautés & des charmes de la simple vérité, sois ferme dans la foi que tu lui as jurée : ne la renie jamais : ta perséverance & ta vertu te combleront d'honneur.

L'homme sincére parle du fonds du cœur : il n'est ni fourbe, ni hypocrite.

Il rougit, il se confond en disant un mensonge, mais il est ferme en disant la vérité.

Il soutient en homme vrai l'honneur de son caractère ; il dédaigne d'avoir recours aux ruses du Mensonge.

Il ne se contredit jamais, il n'est jamais

jamais embarrassé : il ne manque pas de courage pour dire la vérité : il n'en manque que pour mentir.

La dissimulation est un Vice
qu'il abhorre : il parle comme il
pense.

Toutefois il est prudent & sage; juste & réservé dans ses discours.

Il est franc dans ses conseils, libre dans sa censure: il tient ce qu'il promet; sa parole est un Arrêt.

Mais l'hypocrite est fourbe, il cache ses sentimens : il masque ses discours d'un air de vraisemblance, son but est d'en imposer.

Il rit dans la douleur, il pleure dans la joie ; on ne sauroit compter *sur ce qu'il fait, sur ce qu'il dit.*

Il ressemble à une Taupe: il travaille entre deux terres à l'aveugle, & s'imagine d'être en sûreté; mais surpris par la lumière, elle le trahit,

elle l'expose le front couvert de son ordure.

Il est toujours dans la crainte : jamais ses sentimens ne s'accordent avec ses discours.

Il veut passer pour honnête homme : il s'applaudit quand il pense aux ruses dont il se sert, pour en venir à bout.

Imbécile ! insensé ! tu prens de plus grandes peines à cacher qui tu es, qu'il n'en faudroit pour être ce que tu ne voudrois que paraître : les sages se moqueront de tes fineffles : tu seras démasqué quand tu n'y penseras pas : on te montrera du doigt, on te méprisera.

SEPTIEME PARTIE.

LA RELIGION.

IL n'y a qu'un Dieu, l'auteur, le créateur, le gouverneur & maître du monde; tout puissant, éternel, incompréhensible.

Le Soleil, quoique la plus noble image de Dieu, n'est pas Dieu: il éclaire le monde par sa splendeur: il échaufe la terre, & la rend fertile, il anime les plantes: admire le comme une créature, & un instrument de Dieu, mais ne l'adore pas.

Au Seul, qui est suprême, infiniment sage & bienfaisant, appartient le Culte, l'Adoration, Action de grâces, & Loüanges.

Qui a créé & étendu les cieux de
sa

sa main ; *Qui* a tracé de son doigt
le cours des astres.

Qui a marqué à l'Océan des li-
mites qu'il ne passe jamais : *Qui* dit
aux vents, & aux Tempêtes, Cessez.

Qui fait trembler la terre & les
nations : *Qui* épouvante les méchans
par ses éclairs, & son tonnerre.

Qui, d'une seule parole, convo-
que l'Univers, *Qui* d'un revers de
bras le réduit au Néant.

„ O ! révére la majesté du Tout-
„ puissant ; ne tente point sa co-
„ lère, crainte d'être confondu.”

Tous les ouvrages de Dieu an-
noncent sa Providence ; il régne, il
gouverne avec une sagesse infinie.

Il a établi des loix : il les a va-
riées d'une manière admirable dans
tout ce qui existe : tout suit dans
la nature sa volonté suprême.

Il n'ignore de rien, sa science est profonde : les secrèts de l'Avenir sont ouverts à son Esprit.

Il voit ce que tu penses : il connaît tes desseins avant qu'ils soient formés.

Il prévoit tout ; il pourvoit à tout.

Ses voyes sont admirables, merveilleuses ; ses decrets impénétrables : sa science surpasse l'entendement humain.

„ Rends donc à sa Sageffe tout
 „ honneur, & tout respect ; pro-
 „ sterne toi devant lui sans réserve ;
 „ sois humble, soumis & obéissant
 „ à sa direction suprême.”

Le Seigneur est miséricordieux, bienfaisant : c'est par sa grâce & sa bonté qu'il a créé le monde.

Sa Bonté se manifeste dans tous fes

ses ouvrages : il est la source du Souverain Bien, le centre de la perfection.

Les Animaux de la Terre annoncent ses bienfaits ; toutes leurs facultés expriment ses louanges : il les orne de la beauté, il leur supplée la nourriture : il en conserve avec plaisir l'espèce de génération en génération.

Si nous levons les yeux au Firmament, sa gloire y resplendit : si nous les abaissons sur la Terre, elle abonde de ses grâces : les montagnes & les vallées le bénissent avec joie : les champs, les prez, les rivières, & les forêts, retentissent de ses louanges.

Il t'a fait des grâces singulières, O trop heureux, mais trop ingrat Mortel ! il t'a donné la prééminence sur toutes les créatures.

Il t'a doué de la *raison*, pour soutenir ta dignité ; il t'a donné la *parole* pour te rendre sociable : il a exalté ton *âme* ; c'est de lui qu'elle tient la faculté de *penser*, afin que tu contemples ses divines perfections, afin que tu l'adores.

Il a encore si bien proportionné tes devoirs à ta nature, par les *loix* qu'il a prescrites pour règle de ta conduite, qu'en obéissant à ses commandemens, tu fais ton propre bonheur.

„ Rends lui donc par des cantiques, louanges & actions de grâces : médite en secret dans ton âme les merveilles de sa bonté : que ton cœur soit pénétré d'amour, & de gratitude ; que ta langue & tes lèvres le louent & le glorifient : prouve par tes actions, tes paroles, & ta conduite,

„ duite, ton attachement à sa
„ loi. ”

Le Seigneur est juste & droit :
il jugera les hommes selon l'équité
& la vérité.

A-t-il établi des loix pleines de
douceur & de bonté, pour ne pas
punir les transgresseurs ?

Ne pense pas, Audacieux Mortel !
que, parceque ton châtiment est re-
tardé, le bras du Seigneur soit af-
foibli : ne t'imagine pas non plus
qu'il ne voit pas tes actions.

Rien n'échappe à ses yeux, il
perce dans les pensées, dans les se-
crèts du cœur humain, il s'en sou-
vient éternellement : il n'a d'égard
pour personne de quelque rang &
condition qu'on soit.

Le *grand* & le *petit*, le *riche*
aussi bien que le *pauvre*, le savant
& l'ignorant, après que l'âme est
dé-

délivrée de la gêne du corps, reçoivent également de la justice éternelle de Dieu, la récompense de leurs œuvres.

Alors ! les impies trembleront, ils seront épouvantés : tandis que les justes dans le cœur glorifieront ses jugemens.

„ Crains donc le Seigneur tous
 „ les momens de ta vie : marche
 „ dans les voyes qu'il t'a frayées :
 „ consulte la *prudence*, qu'elle soit
 „ ta règle : que la *tempérance* te
 „ restraine : que la *justice* te gui-
 „ de : que l'*amour du prochain*,
 „ la *bienveillance*, & la *charité*,
 „ t'échauffent & t'enflamment le
 „ cœur : que la *reconnoissance* ou
 „ la *gratitude*, t'inspirent de la
 „ *piété* : c'est la vraie dévotion ;
 „ tu recueilleras le fruit de toutes
 „ ces vertus dans les séjours de
 l'éter-

(96)

„ l'éternité bienheureuse, *le para-*
„ *dis de Dieu.*”

Telle est la véritable OÉCONO-
MIE, ou LA REGLE DE LA VIE
HUMAINE.

F I N.

